

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, No 251—SAMEDI, 23 FEVRIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MISÈRE ! — DESSIN DE M. THADÉ

... elle se sentait oppressée par la chaleur de son sang et par le poids de son cœur. Elle se leva, et se dirigea vers la porte. Elle ouvrit la porte, et se trouva dans un couloir sombre et étroit. Elle se pencha sur le seuil, et regarda dans le jardin. Elle vit un petit chat noir qui se frottait contre la porte. Elle se pencha, et le caressa. Elle se leva, et se dirigea vers la porte. Elle ouvrit la porte, et se trouva dans un couloir sombre et étroit. Elle se pencha sur le seuil, et regarda dans le jardin. Elle vit un petit chat noir qui se frottait contre la porte. Elle se pencha, et le caressa.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Confidences, par Ma-Lauro.—Le monument Nelson, par Raoul de Tilly.—A l'emporte-pièce, par Over Thero.—Lao Ker-arac ou le pacte avec le diable (conte breton) avec illustration de M. Vioge.—Poésie : Sourire aimé, par Junior.—Vœux sincères, par Hermance.—Primes du mois de février.—La misère.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Les échecs.—Feuilletons : Sans Mère (suite).—Guot-Apens (suite).

GRAVURES : Misère.—L'approvisionnement de glace de la ville de Montréal : La coupe de la glace ; Le charroyage de la glace.—Trois gravures du conte breton.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.



Quand vous vous promenez dans Québec, si vous passez la porte Saint-Louis pour faire une promenade *extra muros*, ou pour aller entendre les discours politiques que nos législateurs font au Parlement, appuyez un peu à droite, cela n'allonge guère votre chemin, et vous vous trouvez en face d'une grande femme nichée dans une sorte de boîte ou de guérite haute de dix pieds.

Cette femme, très grande, une géante, est dans tout l'épanouissement de l'âge mur, grasse sans embonpoint, bien faite, resplendissante de santé ; on lui donnerait quarante ans à peine, bien que son acte de naissance lui en accorde à peu près soixante-dix.

Et, vraiment, il faut qu'elle ait la vie dure, et qu'elle soit d'une constitution bien robuste pour avoir pu depuis six ans déjà, braver le froid et le chaud, sans broncher, sans bouger de sa cage, étuve au mois d'août, glacière en février.

Que le vent souffle du nord ou du sud, que le soleil fonde l'asphalte des rues, ou que le nord-est chasse la neige dans sa boîte, elle ne se couvre ni plus ni moins, et jamais Béland ni Laliberté ne lui ont fourni robe de mousseline ou manteau de fourrure.

Simplement et modestement mise, toujours tête nue, elle n'a nul souci de la mode, et jamais elle n'a même changé un seul pli de sa robe.

Cette femme est économe, comme vous le voyez, et si toutes les filles d'Eve lui ressemblaient !...

Ce ne sont cependant pas les toilettes qui lui manquent, elle en a beaucoup, et de très riches que sa position et sa fortune lui permettent de s'offrir quand elle le veut, mais jamais, je le répète, de

mémoire de Québecquois, on ne l'a vue mise autrement qu'elle ne l'est maintenant... à Québec.

Et pourtant, je vous l'affirme, c'est une grande, une très grande dame ; elle a près de huit pieds !

* * Si grande dame qu'elle soit cependant, je n'ai jamais vu un seul homme, même du meilleur monde, s'incliner devant elle, en passant, ou lui adresser le plus maigre salut, un de ces saluts que l'on fait à sa servante quand on la rencontre dans la rue alors qu'elle vient de vous donner ses huit jours.

Chacun passe, et repasse, sans s'occuper de cette femme colosse ; fixe comme un dieu terne, muette, hautaine et froide, que Barnum embaucherait pour son cirque, si elle parlait.

Depuis six ans, elle est là, attendant un acheteur, car elle est à vendre.

Cette femme n'est pas une femme, elle en a la forme, mais il lui manque le souffle divin, ce souffle que Vénus donna à Galathée, sur la prière de Pygmalion, et comme la mythologie est passée de mode, cette femme est condamnée à rester ce qu'elle est... statue.

* * La statue de la souveraine, impératrice des Indes, reine d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et d'autres lieux ! l'œuvre d'un statuaire anglais, Marshall Wood, mort à Londres, il y a quelques années.

Wood, ayant été chargé de faire une statue de la reine pour le gouvernement d'Ottawa, en fit deux ; l'une fut expédiée à la capitale et l'autre... l'autre... eh bien ! c'est celle de Québec.

Pourqu'il a fait couler deux statues au lieu d'une ? c'est parce qu'il comptait sur les bons sentiments, la *loyauté* des Canadiens (comme on dit à Londres), il supposait que l'on s'empresserait d'acheter la seconde.

Et voilà comment il arriva qu'un beau jour on déposa sur un des quais de Québec, une énorme boîte pesant plus de cinq mille livres.

La boîte eut le sort de beaucoup de boîtes non réclamées, elle voyagea un peu ; après être restée quelque temps sur le port, elle prit un matin le chemin de la haute-ville, et fut déposée non loin du palais du Parlement, à peu près à l'endroit où elle est maintenant.

Comme on l'avait placée à plat, et que nombre de personnes ignoraient ce qu'elle contenait, elle intrigua bien du monde, et ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on se décida à l'ouvrir.

Grand fut l'étonnement, quand on vit la reine couchée dans cette sorte de cercueil, couverte de poussière, un peu verdie, mais toujours calme et fière.

On ne pouvait cependant pas laisser la pauvre reine dans cette position-là, et c'est pour obéir sans doute à un sentiment d'humanité bien naturel que l'on se décida à la mettre debout, comme vous la voyez.

Mais cette boîte, qui l'a accompagnée dans son changement de position, produit le plus singulier effet et, le soir, quand le vent siffle dans les fentes des planches mal jointes et que, seul, le buste noir de la statue sort de l'amas de neige qui l'entoure et l'envahit, cette étrange apparition fait froid.

Les enfants y sont habitués, cependant, et j'en ai vu l'autre jour encore qui s'amusaient à la prendre pour but en jetant des pelotes de neiges.

—Vlan ! dans l'œil de la reine ! dit l'un des plus adroits.

Et dire que dans quelques années ce gaillard-là ira peut-être se faire tuer pour elle !

En attendant, Québec à une reine à vendre... qui veut la reine ?... combien la reine ?...

* * il y a juste cent ans—je trouve ce renseignement dans le *Herald*, de Québec, du 23 février 1789—on vendait non seulement des statues, mais des hommes !

Voici l'annonce que je lis dans ce journal :

A VENDRE.—Un garçon panis d'environ dix-sept ans, d'une sobriété remarquable, très fort et bien portant, et sachant très bien servir à table. Son maître actuel l'a eu pendant neuf ans et n'en a plus besoin. S'adresser au propriétaire du journal.

Ce garçon panis était un pauvre nègre ; aussi l'annonce est-elle agrémentée d'une vignette repré-

sentant un malheureux noir, coiffé d'un turban et les reins entourés d'un pagne.

Ne croyez pas cependant que l'esclavage a eu grande vogue chez nos pères, car, l'histoire le prouve, ce sont les Anglais qui ont importé le bois d'ébène en Canada, et, d'après Garneau, il y avait à cette époque quelque chose comme cinq cents esclaves dans la province de Québec, il y a cent ans.

Que les temps sont changés !

Autrefois, au bon vieux temps, on vendait des hommes, parce qu'ils étaient noirs, aujourd'hui une reine est à vendre et cette reine est aussi noire que l'esclave panis de 1789.

Chacun son tour !

* * En ce temps-là, le service des postes allait assez doucement, et je vois dans le même journal—de 1789 toujours—que l'on prévenait les abonnés, un mois d'avance, que les *malles* seraient fermées le 9 mars, pour être expédiées le 1^{er} avril, par le paquebot de Sa Majesté, partant de New-York pour Londres.

Ce jour-là aussi, le 23 février 1789, je lis le compte-rendu d'une représentation qui a eu lieu l'avant-veille ; elle ne manque pas de piquant :

“Le théâtre, samedi dernier, semblait être le rendez-vous des principales beautés de Québec, et la représentation a satisfait tous les spectateurs, sauf quelques critiques grognards qui avaient félicité Bacchus.”

Pas de commentaires. Nos aïeux se grisaient, chacun sait ça !

Au reste, quand on parcourt les annonces, on remarque que soit qu'il s'agisse d'une demande de cocher, de servante, de *novrice* même, soit que l'on ait besoin d'un employé ou d'un garçon de buvette, on a grand soin de parler de la sobriété comme d'une qualité exigée pour être accepté.

Mon Dieu ! qu'ils étaient donc ivrognes, nos aïeux.

Autre annonce curieuse :

On demande un domestique qui n'a pas d'aversion pour le travail, afin de prendre soin d'un cheval et conduire une voiture.

Inutile de se présenter si l'on n'aime pas le travail.

L'homme est donc toujours le même, et le paresseux est de tous les temps.

* * Depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai toujours entendu parler de gens qui vivent sans manger, et qui ne s'en portent pas plus mal souvent, et ces exemples sont probablement cités, pour prouver que les pauvres diables qui crèvent de faim, ont tort de se plaindre, mais le dernier cas, dont on parle beaucoup en ce moment, est le plus invraisemblable dont j'ai connaissance.

Vous connaissez sans doute cette histoire qui vient de faire le tour de la presse.

Joséphine Bédard, jeune canadienne de Lewiston, prétend—etses parents affirment le fait—avoir vécu sans manger depuis 2,550 jours, c'est-à-dire depuis près de huit ans.

Elle raconte, que tombée malade le jour de Noël 1881, elle resta entre la vie et la mort pendant trois semaines, et que c'est depuis sa guérison qu'elle n'a pris autre chose que de l'eau.

C'est tout simplement idiot, mais le renseignement suivant l'est encore plus.

Il paraît, dit un journal, que cette jeune fille prodigieuse, n'a pas manqué d'attirer à elle, une foule de gens d'entreprise, qui lui ont offert des sommes considérables pour se montrer en public, et que deux de ces personnes se la disputent maintenant devant les tribunaux, chacun d'eux prétendant qu'elle a contracté un engagement avec lui.

Si vraiment il existe sur terre deux êtres assez niais, pour faire une affaire de ce genre, ils méritent non seulement de perdre leur argent, mais aussi d'être enfermés dans une maison d'aliénés.

Se montrer en public ! montrer quoi ? elle, son être, maigre comme un paquet de clous. Montrer l'eau qu'elle boit ou la mangeaille qu'elle ne mange pas ?

Je n'aime pas les monstres de quelque nature qu'ils soient, et les canards encore moins.

* * On a la tête chaude dans la province d'Ontario.

Il se trouve dans notre province sœur (?) des gens qui, au contraire de cette jeune fille qui se porte bien sans manger, ne peuvent vivre sans manger un peu de catholique tous les jours.

Le *Mail* (un journal qui vit dans la crainte de Dieu, à son dire), publiait dernièrement un petit appel aux armes, à la guerre civile, des mieux senti.

Les Jésuites, dit-il, doivent être chassés du pays, et ces vipères ne doivent pas trouver d'asile sur cette terre de liberté !

Puisse Dieu susciter un autre Olivier Cromwell pour se mettre à la tête de nos frères, etc., etc.

Cela continue ainsi pendant trente lignes, et s'est signé : "Un ministre de l'Évangile."

Voilà un ministre de l'Évangile qui pourrait bien mal finir si on ne l'envoie pas à l'Institut Pasteur pour se faire guérir de la catholicophobie.

* * Deux dames, l'une vieille, l'autre jeune, sont assises l'une près de l'autre dans les chars de la rue Notre-Dame.

En partant de Maisonneuve, comme il y a peu de monde, la jeune femme entame la conversation et s'aperçoit bientôt que sa compagne de voyage est sourde comme deux pots.

— Avez-vous essayé l'électricité ?

— Comment dites-vous ?

— L'électricité est, dit-on, un bon remède, crie-t-elle à tue-tête, l'avez-vous jamais essayé pour votre surdité ?

— L'électricité ! oh, oui, certainement. L'été dernier, j'ai été frappé par le tonnerre ! mais, ajoutez la vieille en branlant la tête, cela ne m'a pas fait de bien . . .

Sen Liden

CONFIDENCES

Enhardie par mon parfait incognito, je vais vous faire une confidence, lecteurs. Et d'abord, voici mon portrait : Petite, ni jolie, ni laide, pas trop sottise, à ce qu'on dit. Quand au cœur... vous en jugerez vous-mêmes. Bien des personnes de ma sorte se sont fait aimer et beaucoup, n'est-ce pas ? Et moi, en dépit de mes vingt-et-un ans, personne ne m'a encore aimée. C'est que je suis en arrière de mon siècle pour la question amour ; Je n'admets pas l'amourette. Cette manière de passer d'un sujet à un autre avec force coquetteries pour se faire aimer, gaspille le cœur, à mon avis. Les femmes, qui ne peuvent être indifférentes, éprouvent un petit sentiment pour chacun de ces personnages : aussi leur pauvre cœur en souffre-t-il autant de petites blessures. Ces petites blessures finissent par faire une large plaie soit au moral ou à la morale. Si donc personne a le courage de me chercher le cœur à travers ma petite dignité, on s'en passera.—Avec ça, je pourrais bien, à mon grand regret, rester vieille fille.

On dira peut-être : Cette petite vient-elle faire la loi au monde ? Mais non, je vous confie simplement comment j'apprécie l'amour. Moi, pauvre, propre à rien, vouloir régénérer le monde ! Allons donc ! Je ne serai pas si sottise, je n'irai pas faire l'office de cette petite bête que vous savez : "La mouche du coche."

Je sais fort bien qu'il est absurde de généraliser quand il s'agit du cœur. Autant d'individus, autant de cœurs différents. Ensuite, il n'est pas donné à tout le monde de raisonner avec son cœur, j'en conviens. Pascal n'a-t-il pas dit : "Le cœur a parfois des raisons que la raison ne connaît pas".

Il y a aussi la *flirtation*—synonyme de tromperie—cette insignifiance, je la blâme sans scrupule. Je ne puis assimiler le sérieux, la haute intelligence d'un homme à ces minauderies, à tout ce qui constitue l'art de *flirter*. Savez-vous quel effet vous me faites, messieurs, dans ces circonstances ? Vous me faites l'effet de mannequins. Je vous admire lorsque vous êtes seuls et pensifs, lorsque vous lisez ou discutez, lorsque vous priez, spectacle très rare, par parenthèse. Lorsque vous priez, je vous trouve beaux, grands, nobles ! Et enfin lorsque vous êtes auprès d'une femme que vous aimez véritablement, vous me charmez alors.

MARIE-LAURE.



SOUIRE AIMÉ

POUR MA BELLE

Si tu savais mon sentiment
Quand je te vois gaie et joyeuse ;
Quand ta prunelle radieuse
Laisse filtrer l'enivrement !

Si tu pouvais goûter l'ivresse
Dont je déborde, en ces instants
Ou tu souris et me comprends,
Ou tu réponds à ma tendresse !

Si tu connaissais les attraits
De ton sourire, et ses doux charmes,
Oh ! tu concevrais mes alarmes,
Et, dans ton cœur, tu me plaindrais !

Ce rire aimé dont je m'abreuve,
Ah ! que ne le peux-tu goûter !
Tu ne saurais long temps douter
Qu'y résister soit une épreuve !

Pour un seul regard de tes yeux
L'on attendrait toute sa vie !
Mais chacun doit brûler d'envie
Quand nait ton sourire joyeux !

Si tu savais la jouissance
Qu'épanouis offrent tes traits :
Oh ! j'en suis sûr, tu sourirais,
Ne fut-ce que par complaisance !

Ton doux sourire c'est ma loi,
C'est mon orgueil, mon espérance !
Toujours, il calme ma souffrance
Et me rend plus heureux qu'un roi !

Ah ! si jamais, ô ma chérie !
Tu aimas passionnément,
J'ose espérer que mon tourment
Sera compris de toi, ma mie !

Pardonne d'aussi francs aveux :
Toi seule as causé mon délire !...
Mais, d'un seul mot, d'un seul sourire,
Tu peux, aussi, me rendre heureux ! !

Février, 1889.

JUNIOR.

LE MONUMENT NELSON

Si le prince Roland Bonaparte, lorsqu'il est venu à Montréal, a vu le monument Nelson, il a dû certainement être très étonné.

Montréal, dont les trois quarts des habitants sont Canadiens-Français, élever un monument à un ennemi de la France ! Certes ! il aurait bien eu raison de s'étonner.

Mais il faut se rappeler qu'à l'époque de la victoire de Nelson, toute la population canadienne était encore sous l'impression pénible que lui avait causé l'horrible régicide du 21 janvier 1793. La France était alors gouvernée par des démagogues qui traquaient les religieux comme des bêtes fauves, saccageaient les monastères, profanaient les églises et se rendaient coupables des plus odieux crimes.

Mgr Plessis, l'illustre archevêque de Québec, disait à l'occasion de la victoire de Trafalgar : "Réjouissons-nous de ce glorieux événement. Tout ce qui affaiblit la France tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne assure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur" (*)

Les sentiments contre les républicains étaient tellement forts, qu'à Québec il se forma une souscription pour aider l'Angleterre à payer les frais de la guerre contre la France. Les journaux du temps donnèrent la liste des souscripteurs. On y rencontre les noms des principaux dignitaires ecclésiastiques et civils.

Le 10 janvier 1799, une messe solennelle fut chantée dans toutes les églises du diocèse de Québec pour rendre grâce à Dieu à l'occasion de la victoire de Nelson sur Napoléon, en vue d'Aboukir.

Toutes les communautés rivalisèrent de zèle pour célébrer dignement cette victoire. Les *Annales* de l'Hôpital-Général de Québec parlent de la célébration de cette messe d'action de grâce, dans ce monastère.

Il ne faut donc pas s'étonner si la ville de Montréal éleva un si beau monument à Nelson.

(*) Discours prononcé dans la cathédrale de Québec, le 10 janvier 1799, à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté Britannique, les 1 et 2 août 1798.

La nouvelle de la mort du héros de Trafalgar parvint à Montréal au commencement de 1806, et de suite les citoyens de cette ville ouvrirent une liste de souscription afin de lui élever un monument.

Le 17 août 1809 eut lieu la cérémonie de la pose de la pierre angulaire. J'emprunte, d'un article de notre savant archéologue, M. J. A. Malouin, la description de ce monument :

" Sur un piédestal de forme quadrangulaire, mesurant six pieds et demi de largeur et dix pieds et demi de hauteur, sur chacune des faces duquel on a incrusté des bas-reliefs représentant les principaux faits-d'armes du héros d'Aboukir et de Trafalgar, s'élève une colonne d'ordre dorique de cinquante pieds de hauteur, et cinq pieds de diamètre, sur laquelle on a placé la statue de l'amiral. Cette statue mesure huit pieds de hauteur et a la face tournée vers la montagne. Son bras gauche repose sur un tronçon de mât entouré de cordages et de palans. Il porte le costume d'amiral et les insignes des divers ordres dont il fut décoré."

Ce monument coûta, dit-on, près de £ 300. La chaîne qui entourait le monument était supportée par huit pièces de canons données par sir Gordon Drummond. Plus tard, on plaça, au pied de la colonne, sur des affûts, deux énormes canons russes pris à Sébastopol, en 1855.

RAOUL DE TILLY.

A L'EMPORTE-PIÈCE

Si le prince Rudolphe, d'Autriche, avait été un despote, il n'aurait pas divorcé avec la vie.

Paix à ses cendres ! . . .

Victor Hugo, l'œil profond, a, en 1830, écrit dans *Hernani* que rois et bandits sortent du même moule et sont sujets aux mêmes passions.

* *

Mon boulanger, lui, veut divorcer avec sa noble sainte femme. Voilà ce que je lui réponds :

A tous les cœurs bien nés que sa compagne est chère,
Car vouloir divorcer, n'est pas d'un militaire.
Voilà pourquoi, monsieur, ô monsieur Boulanger !
Le divorce, par vous, vous serait un danger.

Signé : LA FRANCE.

* *

Je ne connais ni ne tiens à connaître l'origine de l'envoi des Valentins. Je considère cette habitude comme fort inconvenante. Pour moi, elle est le fait de l'hypocrisie, de la fausseté, de l'anonyme *caricature* !

En effet, les fourbes doivent attendre ce jour là tout comme les Juifs attendent l'arrivée du Messie !

Pour eux, ce jour là est le jour de l'insulte *legale-anonyme*. Ils envoient des choses ridiculement imprimées et de mauvais goût, choses qu'ils pensent mais qu'ils n'osent vous dire à visage découvert.

Heureusement que cette invention est anglaise. Exemple : à un mari, on envoie un taureau, un *buffalo* ; enfin, quelque chose.

A une belle-mère, on envoie une vache à lait.

A une jeune fille, douce, tendre et aimante, on envoie un bancal, borgne et bossu, qui porte sur son dos la bosse de la fortune.

Tout cela est de fort mauvais goût. Bien j'en conclus, si on vendait des lettres imprimées, que tous ces *valentinesques* crétins enverraient des lettres imprimées pour semer le trouble et la désunion dans les familles.

* *

Lecteurs, pour vous préserver de cet ennui, essayez de ma philosophie. Le soir, avant de vous coucher, écrivez ce que vous avez contre Pierre ou Paul ; relisez-vous le lendemain matin, et quand la nature vous obligera à répéter le mot de Cambronne, servez-vous du dit papier, et vous serez soulagé : moralement et . . . physiquement.

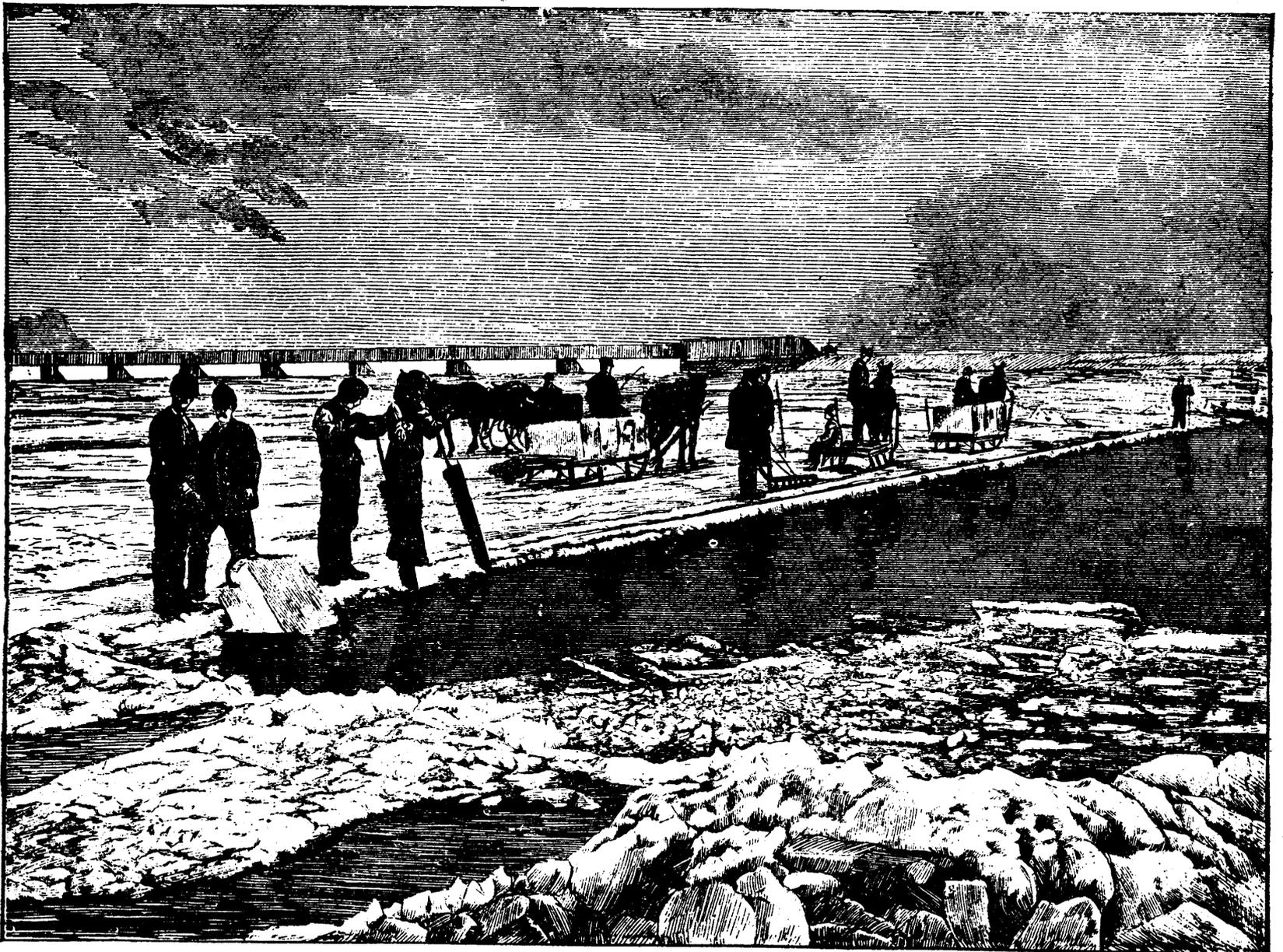
Boum ! . . .

OVER THERE.

La patience est un arbre dont la racine est amère et dont les fruits sont doux.



LA COUPE DE LA GLACE



LE CHARROYAGE DE LA GLACE

L'APPROVISIONNEMENT DE GLACE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

CONTE BRETON. — ILLUSTRATIONS DE M. VIERGE

Selaonit, hol, mal oc'h ens c'hoant,
Hag e clevfet eur gaozie coant,
Ha na cus en-hi netra gaoz,
Mes, Marteze, cur ger pe daou.

Ecoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli conte,
Dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un seigneur, si riche, si riche, qu'il ne savait pas où se trouvaient tous ses biens. Mais il menait une vie déréglée, si bien qu'il en arriva à avoir autant de dettes que d'avoir et à être obligé de songer à mettre de l'ordre dans ses affaires.

Un jour, en examinant ses titres de propriété, il remarqua qu'un nommé Mao Kergarec occupait une terre qui lui appartenait, et en jous-

sait comme si c'eût été son bien propre, ne lui payant jamais rien. Il le fit appeler pour lui rendre des comptes.

En arrivant sous les murs du château, Mao remarqua que le diable était peint sur l'une des portes de la cour, celle de gauche, et Jésus-Christ sur l'autre, celle de droite. Il tira son chapeau au diable et lui fit la révérence, en disant : « Saluons d'abord celui-ci, qui, n'étant pas habitué à tant



d'égards, m'en saura sans doute gré, et m'en témoignera sa reconnaissance, si je me trouve dans l'embarras, comme je le crains." Puis, il salua aussi l'image de Jésus-Christ, mais moins bas, et il entra ensuite dans le château.

Le seigneur le reçut assez mal, parla haut, lui fit voir ses titres et dit que, si dans huit jours il n'avait pas payé tout l'arriéré qu'il lui devait, il ferait vendre tout son mobilier.

Mao s'en retourna tout soucieux et désolé, car il n'avait pas d'argent et ne savait comment s'en procurer. Il était, en outre chargé d'une nombreuse famille. Au sortir de la cour, il salua encore le personnage peint sur la porte de gauche, et pas celui de la porte de droite. Il rencontra bientôt sur sa route un seigneur inconnu, monté sur un beau cheval noir.

— Bonjour, brave homme, lui dit l'inconnu.

— Bonjour, Monseigneur, répondit le paysan.

— Je sais d'où tu viens et ce qui te met tant en peine. Tu as été chez ton seigneur, le maître du château voisin, qui t'a mis en demeure de lui payer une forte somme, dans huit jours, sinon il vendra ton mobilier pour

se payer ; or, tu n'as pas d'argent et ne sais comment t'en procurer.

— Tout cela est vrai, hélas !

— Eh ! bien, je veux te venir en aide et reconnaître ainsi ta politesse envers moi.

— Vous êtes bien bon ; mais qui êtes-vous donc ?

— C'est lui dont tu as vu le portrait sur la porte de gauche du château, et que tu as salué avant l'autre, représenté sur la porte de droite.

— Ah ! oui... Mais... j'ai peur que vous me demandiez autre chose que des saluts, car, d'après ce que l'on raconte, vous n'avez pas l'habitude de vous contenter de si peu.

— Non, donnant donnant, rien de plus juste ; mais vois quelle est ta situation et songe à ta famille.

— Eh bien, quelles sont vos conditions ?

— Qu'un de tes enfants m'appartienne, que tu me le donnes, — rien de plus.

— Non, jamais je ne consentirai à cela.

— Songe donc que tu as sept enfants et que te voilà réduit à la misère par les exigences de ton seigneur.

— N'importe ! je ne vous céderai aucun de mes enfants, arrive que pourra.

— C'est à prendre ou à laisser, comme tu voudras ; mais décide-toi vite, car l'on m'attend ailleurs et je suis pressé !

Mao se gratta la tête, réfléchit un moment, songea aux contes qu'il avait entendu conter aux veillées d'hiver et où le diable est toujours dupé dans ses marchés avec les hommes, espéra qu'il trouverait bien aussi quelque finesse pour se tirer d'affaire, et dit enfin :

— Eh bien ! si vous voulez vous contenter de moi, au lieu d'un de mes enfants, aux conditions que je vous dirai ? . . .

— Voyons tes conditions, car, après tout, toi ou un de tes enfants, il m'importe assez peu.

— Eh bien, pendant trente ans, à partir d'aujourd'hui, je désire trouver tous les matins, en me levant, mille écus en or dans un petit coffret en bois de chêne que j'ai dans ma chambre auprès de mon lit.

— Accepté : tous les matins en te levant, pendant trente ans, tu trouveras mille écus en belles pièces d'or toutes neuves, dans le petit coffret en bois de chêne que tu as dans ta chambre auprès de ton lit, et au bout de ce temps tu me suivras où je voudrai te conduire.

— Oui, mais il faudra que jamais rien ne manque aux mille écus de chaque matin, ou le jour où le compte n'y serait pas, je garderais tout ce que j'aurais reçu jusque-là et le marché serait rompu.

— C'est entendu, et maintenant tu vas me signer avec ton sang le contrat que voici et que j'ai préparé d'avance.

Et il lui montra un parchemin avec un contrat en règle.

— Je ne sais pas écrire, répondit Mao, mais je ferai bien une croix tout de même.

— Non, pas de croix ! mais tu vas me faire un rond là, et cela suffira.

Et l'inconnu descendit de cheval, piqua le bras de Mao avec la pointe d'un canif, trempa le bec d'une plume dans la goutte de sang qui en sortit et dit en présentant le parchemin au paysan :

— Là, fais là un rond, au bas du parchemin.

Mao fit le rond, et l'autre plia alors le parchemin, le mit dans sa poche, remonta sur son cheval et dit :

— Dans trente ans, jour pour jour, tu te retrouveras ici ; et prends garde d'y manquer, car je saurai bien te découvrir en quelque lieu que tu te caches. Et il partit là-dessus.

Mao continua de son côté vers sa maison, impatient de visiter son coffre, et en se disant :

— Mille écus par jour pendant trente ans ! . . . Personne ne sera aussi riche que moi dans le pays, et je pourrai à mon tour me moquer de mon seigneur ; et quant à l'autre, le vieux Guillou—car c'est bien lui—en trente ans, en y songeant, je trouverai bien quelque tour pour m'en débarrasser.

Tout en faisant ce raisonnement, il marchait d'un pas léger, et se trouva bientôt en présence d'un second cavalier, monté sur un cheval blanc, et qui ressemblait beaucoup au personnage figuré sur la porte de droite du château. Le cavalier s'arrêta et lui parla de la sorte :

— Bonjour, brave homme.

— Bonjour, monseigneur, répondit Mao.

— Je connais votre embarras et je vous propose de vous venir en aide. Vous devez payer une forte somme à votre seigneur dans quinze jours, et vous n'avez pas d'argent, et votre famille est nombreuse.

— Vous vous trompez ; je n'ai besoin du secours de personne, et j'ai de l'argent à la maison bien plus qu'il ne m'en faut. Merci de votre offre.

Et là-dessus il continua sa route en sens inverse du cavalier au cheval blanc.



En arrivant à la maison, il monta aussitôt à sa chambre et dit à sa femme de le suivre. Il ouvrit devant elle le coffre de chêne, et elle resta tout ébahie à la vue des belles pièces d'or qui s'y trouvaient.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, d'où vient tout cet or !

— Ne t'en inquiète pas, répondit Mao, je sais bien d'où il vient, et c'est mon affaire . . .

Et tous les matins, ensuite, il compta mille écus en or dans son coffre, si bien qu'il devint riche en peu de temps, paya son seigneur, acheta son château et y alla demeurer avec sa famille. Personne ne comprenait rien à une fortune si rapidement faite, et l'on ne pouvait s'en rendre compte que par la découverte d'un trésor. Quelques-uns pourtant parlaient tout bas de magie et de sorcellerie ; mais on eut beau l'observer, on ne vit pas qu'il hantât le sabbat et les sorciers : on n'y comprenait rien enfin.

Mao éleva bien ses sept fils et les envoya aux meilleures écoles, où ils obtenaient de brillants succès, si bien que l'un d'eux devint archevêque, un autre évêque, un troisième vicaire général, le quatrième était recteur de sa paroisse, le cinquième vicaire, un autre était ermite dans un bois, et le septième, le plus jeune, s'était fait chef de brigands, détournant les voyageurs, sur les grands chemins, pillant les châteaux et les couvents et terrorisant tout le pays avec sa bande. C'était la désolation de son père, de sa mère et de ses frères.

(La suite au prochain numéro)

VŒUX SINCÈRES

A MA JEUNE AMIE DE LA CAPITALE

20 février, me dit le calendrier que je consulte.

Je me rappelle que ce jour te vieillit d'une année, et je t'arrive, amie, avec mon fort bagage, ma botte de vœux, de souhaits, de phrases enchevêtrées. Hélas ! tu le sais : la fée circonspecte qui présida ma naissance fut à mon égard d'une parcimonie voisine de l'avarice ; pour toute richesse elle me dota d'un cœur et d'une plume—cœur vif, sensible, aimant ; plume pauvre, chétive, humble. Et tous deux par la vie, misérables compagnons, ils vont ! partageant les mêmes joies, les mêmes douleurs, s'abandonnant aux mêmes regrets, aux mêmes extases, pleurant la même larme, disant la même chanson.

Aujourd'hui, en ton honneur et au souvenir de notre vieille sympathie, la note est gaie, presque tout-à-fait gaie. A travers un griffonnage, que je ne puis rendre très décent, ma plume te dira ce que chante mon cœur.

Vingt—et quelques printemps.

N'est-ce pas encore l'âge des beaux rêves, des grands désirs, des indéfinissables ivresses, des vestiges nouveaux, des glotonneries charmantes ;

Où le passé est peu de chose, à peine un nuage emporté par le vent, où l'avenir n'est rien, le présent tout ;

Où la vie grise ou rose, sombre ou sereine, paraît charmante toujours et tout imprégnée des délicieuses senteurs d'avril et de mai ;

Où l'on va riche et heureux de l'illusion qui nous berce, insouciant pour celle qui tombe, indifférent à celle qui vient ;

Où dans un regard on saisit un monde de bonheur, de griseries divines ; dans une parole, un murmure, on puise un océan de délicatesse exquis ;



Où la plus légère surprise, comme la plus grande félicité, nous arrivent sans espérance de lendemain ;

Où l'on passe d'une tendresse à une autre tendresse, d'un caprice à un autre caprice, sans frisson, sans terreur ? . . .

L'âge par excellence, qu'on désire, qu'on attend, qu'on voudrait reprendre quand on ne l'a plus ; l'âge où la vie est meilleure parce qu'on se rit de ses déceptions, qu'on ignore ses combats, ses chaînes, parce qu'on croit voir briller la même étoile toujours, parce qu'on est moins expérimenté, plus ambitieux, moins défiant, plus naïf.

Jouis-en bien, ma jeune amie !

Jouis de tout ce qui vient se mettre à la portée de ton âme, de ton cœur ; déguste aveuglément toute la suavité de ce que t'offre ton imagination facile ; oublie les quelques épines qui ont pu toucher tes doigts durant l'an qui s'en va ; prends à pleines mains dans les trésors que t'ouvre celui qui vient, vide à longs traits sa coupe de plaisirs, de raffinements, d'amour !

Cueille toutes ses roses, respire tous ses parfums, enivre toi de toutes ses gaietés, de toutes ses grandeurs, de toutes ses croyances . . .

Sois heureuse !

* *

Car, vois-tu, Marie, plus tard—plus tard, tout est vilain.

Tu ignores ; tu passes d'un sourire à un autre sourire, et le *demain* enchanteur est là, étalant pour toi ses plus belles couleurs, te caressant d'avance, te tendant ses larges bras : vieillir te semble bon, beau, ne pas venir assez vite.

Prends garde ! Vieillir est quelquefois une horreur . . .

Monter le chemin de l'existence, comme c'est rude souvent ! Comme les rayons de soleil coûtent cher parfois ! et comme il faut se battre avec soi-même ! Armer sa volonté contre sa volonté, sa faiblesse contre sa faiblesse, son cœur contre son cœur, sa fierté contre son orgueil : voilà de tous les jours !

Plus tard !—plus tard, pour beaucoup d'entre nous, pour le plus grand nombre, c'est le désenchantement, l'amertume ; les déboires de tous côtés, le brouillard à chaque pas.

Plus tard !—ce sont les gazes rosées de l'imagination déchirées par les événements, plus malheureux que coupables, pour ne nous laisser apercevoir que vide, songes vains, folles et désespérantes chimères . . .

C'est la chute des transports, des exaltations inexprimables, des projets dorés, choyés, bercés, avec cet amour de la mère pressant sur son cœur son enfant :

C'est la profanation, la répudiation de ces choses aimées, de ces idées saintes de confiance cachées au fond de l'âme ;

C'est l'abandon de notre foi la plus naïve et dont on jette au vent du ciel, pour les disperser, toutes chaudes les cendres encore embaumées de douceurs, de caresses, de larmes.

Plus tard !—c'est la froide raison venue avec son cortège de luttes et de misères.

Ce n'est plus la fièvre de tout posséder, de tout embrasser, de tout ramasser sur la route. On ne va plus les yeux fermés tenter saisir des bonheurs ; on ne trouve plus bon de croire à tout ce que l'on aime, de s'attacher à tout, de ne se défier de rien.

Là où nos lèvres se sont grisées sans fin de langueurs timides, de mélancolies brûlantes, d'enthousiasme, de délices, plus tard !—elles se noient de douleur, de souffrances, d'ombres, de sanglots !

Vingt—et quelques printemps !

N'est-ce pas encore l'âge des beaux rêves, des grands désirs, des indéfinissables ivresses, des vestiges nouveaux, des glotonneries charmantes ?

Jouis-en bien, ma jeune amie !

Jouis de tout ce qui vient se mettre à la portée de ton âme, de ton cœur, déguste aveuglément toute la suavité de ce que t'offre ton imagination facile ; oublie les quelques épines qui ont pu toucher tes doigts durant l'an qui s'en va ; prends à pleines mains dans les trésors que t'ouvre celui qui

vient ; vide à longs traits sa coupe de plaisirs, de raffinements, d'amour !

Cueille toutes ses roses, respire tous ses parfums, enivre-toi de toutes ses gaietés, de toutes ses grandeurs, de toutes ses croyances . . .

Sois heureuse !

Normance.

Montréal, février 1889.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Delle Delvina Bélisle (\$50.00), 322, rue Jacques-Cartier ; J. O. R. Cheveigny, 188, rue Montaua ; Dame Joseph Lessard, 353, rue Dorchester ; Ephrem Chalifoux, 242, rue Latontaine ; J. L. Desaulniers, 44, rue St-Charles Borromée ; Dame A. Julien (\$2.00), 160, rue Maisonneuve ; P. O. Cérat, 1892, rue Ste-Catherine ; Louis N. Desmarais, 1452, rue Ste-Catherine ; L. Thérien, 204, rue Barré ; Auguste Bonin, 117, rue Versailles ; Aristide Roy (\$4.00), 2154, rue Notre-Dame ; Dame Avila Beauclair, 162, rue St-Martin ; Théophile Foucher, 352, rue Beaudry ; Delle O. Terreault, 315, rue des Seigneurs ; Alphonse Lacoste, 1314, rue Ste-Catherine ; Tréflé Lévillé, 375, rue Papineau ; F. X. Tessier, 479, avenue Laval ; Joseph Bussière, 220 $\frac{1}{2}$, rue St-Martin ; Louis G. Leclerc (\$10.00), 224, rue St-Hubert ; X. Tassé, 347, rue Montcalm ; Gelase Morel, 10, rue St-Pierre ; Joseph Gauvreau, 670, rue Sanguinet ; F. X. St-Jean, 862, rue Drolet ; Delle J. Desnoyers (\$5.00), 243 $\frac{1}{2}$, rue Guy ; Dame F. X. Primeau, 58 $\frac{1}{2}$, rue St-Charles Borromée ; Dame E. Huot, 1364, rue Ste-Catherine ; Euclide Lafrenier, 30, rue Sanguinet ; Moïse Beaupré, 40, rue des Allemands ; Narcisse Lesiège, 1274, rue Ste-Catherine ; J. O. Marchand, 134, rue Wolfe ; P. E. Gouin, 1588, rue Ste-Catherine.

Québec.—Dame Olivier Lafrance, 90, rue Fleurie ; P. D. Brochu, 122, rue du Pont ; John Flood, 62, rue Richelieu ; D. Dusault, 31, rue St-Gabriel ; Omer Lessard, 68, rue Richardson ; Delle Ester Rousseau, 45, rue Napoléon, St-Sauveur ; Damase Laverdière, 57, rue Melcal, St-Sauveur ; Alexandre Edge, 145, rue St-Valier ; Arthur Prévost, 4, rue Hébert ; Joseph Poirier, 92, rue des Commissaires ; Delle Léda Godbout, 97, rue St-Germain, St-Sauveur ; Delle Ezélie Paquet, 154, rue Ste-Hélène ; Eugène Trudel, 20, rue Burton ; Isidore Germain, 20, rue Richelieu ; Alexandre Paquet, coin des rues Massue et St-Pierre, St-Sauveur ; A. R. Lafrance, 106, rue Fleurie ; Delle Blanche Denis, 30, rue St-Dominique.

St-Henri de Montréal.—Charles Lauzon, 101, rue Harrison.

Hochelaga.—Zéphire Biron, 50, rue Désiré.

Ste-Cunégonde.—Dame Pierre Desrosiers, 119, rue Atwater ; Olivier Martin, 554, rue Albert ; Arthur A. Barbeau, 3123, rue Notre-Dame.

Pointe St-Charles.—Wm Amyot, 154, rue St-Albert.

Lambton.—Dr L. Labrecque.

Farnham.—J. S. Poulin.

Sorel.—Georges Arseneault.

Holyoke, Mass.—J. A. Peltier, 50, rue Ely.

Montmagny.—Dr J. B. Blouin.

Fraserville.—J. E. Bois.

Chicoutimi.—F. X. Gosselin, protonotaire.

Lachine.—Adélaré Allard.

CINQUANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cinquante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Février), aura lieu SAMEDI, le 2 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

MISÈRE

(Voir gravure)

Que les heureux de la terre, dont la grande préoccupation à cette époque de l'année, est de se préserver de la rigueur du froid et de l'ennui de l'hiver, contemplent cette image de la souffrance et de l'abandon.

Il en est certainement beaucoup qu'elle attendria, et sans doute de pauvres enfants recueillent à son occasion quelque aumône généreuse.

La Saint-Vincent de Paul connaît ce que la charité sait faire pour les malheureux, et son di-

recteur est de ceux qui tendent sans cesse les mains pour secourir et pour sauver ces pauvres déshérités de la fortune. Puissent ces pieux appels être toujours entendus !

Nos compliments à M. Thadée dont l'habile crayon a rendu cette scène navrante avec une saisissante vérité.

CHOSSES ET AUTRES.

—Il y a aux Etats-Unis, 48,923 aveugles, 33,878 sourds et muets et 76,892 idiots.

—La vitesse de l'électricité est de 288,000 milles par seconde,

—Une jolie femme plaît à l'œil, mais une bonne femme charme le cœur.

—Les Etats-Unis compte plus de 4,000 personnes qui dépassent l'âge de 100 ans.

—Sydney, Australie, possède une vieille fille de 105 ans. Elle fume depuis 50 ans.

—Vous bâillez ! " disait une femme à son mari. " Ma chère amie, le mari et la femme ne font qu'un, et quand je suis seul je m'ennuie."

—Une dépêche de Rome annonce la mort de Son Eminence le cardinal Pitra, dont nous avons publié le portrait dans le No 246 du MONDE ILLUSTRÉ.

—On rapporte qu'il existe dans l'intérieur du Labrador (Canada), une cataracte dont la chute terrible laisse loin derrière elle celle du Niagara. La rivière, au-dessus des chutes, a 1,500 pieds de largeur, mais la cataracte elle-même n'a pas plus de 150 pieds de largeur. On estime la hauteur des chutes à 2,000 pieds, ce qui a vraiment l'air incroyablement.

—Il ne doit pas y avoir beaucoup de localités pour lesquelles le soleil se lève et se couche deux fois dans la même journée. C'est pourtant le cas dans le village de Sisikon, au bord du lac des Quatre-Cantons. A cette époque de l'année, le soleil se couche à 2 heures et demie de l'après-midi derrière la pointe nord de l'Urirothstock, pour reparaitre à 2 heures trois quarts, derrière les parois de rochers de cette même montagne et disparaître ensuite, à l'heure prévue par le calendrier, derrière les montagnes situées plus au fond.

—La profession de médecin devrait être dans une certaine mesure, pour celui qui l'exerce, un moyen de longévité. Mais il paraît qu'il n'en est pas ainsi. Un médecin a établi, pour une période de dix ans, une statistique qui se rapporte à 14,000 individus et de laquelle il résulte que la durée moyenne de la vie des médecins n'est que de cinquante-deux ans, au lieu de cinquante-sept à soixante-deux ans pour les autres professions. La mortalité annuelle, inférieure dans les premières années d'exercice à celle du reste de la population mâle, augmente rapidement et finit par surpasser de 8 à 11 0/0 la moyenne totale. On voit que la profession médicale use les forces beaucoup plus vite que les autres professions.

—Nous reproduisons du *Fremdenblatt* de Vienne, l'intéressant paragraphe suivant : Un musulman de la classe inférieure, a été récemment condamné à mort pour une faute de peu de conséquence. L'infortuné était père de huit enfants. Aussitôt que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul eurent appris cette sentence, elles se rendirent au palais, et demandèrent une audience au Sultan. Ce dernier l'accorda immédiatement, écouta leur histoire avec la plus grande bonté, et leur répliqua ensuite : " Comment puis-je refuser quelque chose au noble zèle qui suggère de telles pensées du cœur ! Suivez ce fonctionnaire ; il vous conduira à la prison, et vous aurez la joie de mettre votre protégé en liberté vous-mêmes. " Et comme les bonnes religieuses beaucoup émuës se retiraient, il continua : " N'oubliez pas le chemin qui conduit à ce palais. Chaque fois que vous aurez des faveurs à me demander, les portes vous seront toujours ouvertes, ô anges de miséricorde. "

VARIÉTÉS

Il y a des gens de rien, des gens de peu et des gens de guerre.

Un joli mot d'ivrogne :
—Quelle belle nuit j'ai passée, dit un pochard ; j'ai rêvé que j'étais entounoir !

Une réponse de médecin peu compromettante :
—Docteur, disait une cliente, vous qui possédez à fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé ?
—Je tousse, chère madame.

Entre maître et domestique :
—Jean, je vous ai déjà dit de toujours parler à la troisième personne.
Le domestique ouvre les yeux et cherche de tous côtés :
—Mais, madame, je ne la vois pas, la troisième personne ; vous êtes toujours seule avec monsieur.

Entre amis :
—Marie-toi donc !
—J'ai horreur de l'esclavage à perpétuité.
—Ah ! mon cher, si tu avais comme moi une femme douce, prévenante, aimante, dévouée.
—Il suffit ! J'attendrai que ta femme soit veuve.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 477.—ENIGME

Dans les airs je m'élève et domine la sphère,
Mais je deviens un crime en descendant sur terre.

No 478.—LOGOGRIPHE

Sur huit pieds, j'offre une arme
Qui se lance sans bruit ;
Sans tête, je suis fruit
Qui se cueille avec charme ;
Sur six, frêle poisson,
Dans l'étang je circule ;
Tourné d'autre façon,
J'existe et je stimule.

SOLUTIONS

No 475.—Si nous excluons les énormes défenses de l'éléphant sortant de la mâchoire inférieure et celles du morse qui tiennent à la mâchoire supérieure, l'animal possédant les plus grandes dents, dignes réellement de ce nom, est sans contredit l'hippopotame. Ses incisives et surtout les deux canines de la mâchoire inférieure sont très longues, très fortes et d'une substance si dure, qu'elle fait feu, contre le fer ; cette substance est si blanche, si nette et si dure qu'elle est de beaucoup préférable aux autres ivoires pour faire des dents artificielles. Les dents molaires de formes basalongue sont énormes, une seule pèse 1 kilogramme et demi. Les plus grandes incisives et canines pèsent quelquefois six à six kilogrammes et demi chacune et atteignent 45 centimètres.

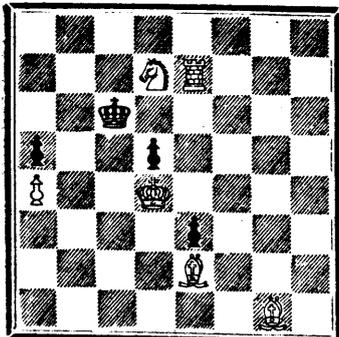
No 476.—Les mots sont : Révolte, Récolte.

ONT DEVINÉ :

Mlle Anna Robin, Valcourt Ely ; " Daisy," Berthelville ; N. Duclos, St Hyacinthe ; A. Israël, Ticharles, collège de Joliette ; Mlle E. Nadaud, St-Jean ; Alphonse Guérette, Lévis ; Mlle Mary Bédard, Mlle Anna Bloudeau, F. X. C., Assemblée Législative, Québec ; Mlle A. Dusseault, J. C. Fagnan, Montréal.

LES ÉCHECS

Composé par M. DALAIRE
NOIRS—4 pièces



BLANCS—6 pièces
Les blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME QUI A PARU DANS LE NO 249

Blancs. Noirs.
1 D 7e l'R. 1 T 7e T, échec
2 D pr T, échec et mat. Si : 1 T 7 F ou 8e C
2 D pr T, échec et mat.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18 -- RUE SAINT-LAURENT -- 18

24425

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est justement ce qu'il faut pour réchauffer et fortifier. Non seulement il stimule, mais il donne de la vigueur au système et aide la nature dans son œuvre de guérison.



MEUBLES DE
SALONS DE \$35 A \$250

CHAISES, FAUTEUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

WM. KING & CIE.,

652 - RUE CRAIG - 652

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément la Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

LONDON ILLUSTRATED NEWS

(ÉDITION AMÉRICAINE)

Journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New York.

ARMSTRONG & COE.
PHOTO. GRAVEURS
GRAVURES
SUR
SING
COIN --- RUES NOTRE-DAME ET ST-MARTIN.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et fabricant de célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada. E.

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est affaibli et il est absolument nécessaire de lui donner la force requise. Un de nos écrivains de la profession médicale des plus en renommée, en parlant de la domination des rhumatismes chez les vieillards, dit : Les douleurs variées, rhumatismales ou autres dont se plaignent souvent les vieillards et qui matériellement troublent leur bien-être ne sont que la conséquence du mauvais état des nerfs. Cela parle de soi ; le médicament qu'il faut aux personnes âgées est un tonique puissant pour les nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indigestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Céléri Composé de Paine, ce fameux tonique pour les nerfs est presque un spécifique pour de tels troubles de l'économie, et par son grand pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des intestins et des reins, il chasse tous les maux particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles personnes trouvent que c'est un stimulant énergique qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de 8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui bénissent le Céléri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,
MONTREAL, P. Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits. Bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON
54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 311 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
A Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as complete building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.
TRADE MARKS.
In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO. and procure immediate protection. Send for Handbook.
COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors,
GENERAL OFFICE: 311 BROADWAY, N. Y.

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Il avait trouvé chez la pauvre vieille une petite fortune trois ou quatre fois plus considérable que ce qu'il croyait.

Elle passait pour avoir une trentaine de mille francs, peut-être quarante, Georges en avait découvert cent dix, sans compter la petite maison qu'elle habitait, et le peu de terre qui l'entourait.

C'est que Mariette Duclos, mariée à un chaudronnier qui s'était retiré avec une quarantaine de mille francs, en effet, et qui était mort quelque temps après, avait vécu toute sa vie comme une fourmi.

La petite propriété fournissait le bois, le blé, le peu de vin que buvait la veuve, le grain nécessaire à élever la volaille dont elle vivait, elle ne dépendait pas un sou.

De plus, un oncle était mort lui laissant des vaches et un buron ; elle avait continué elle-même l'industrie du fromage, travaillant comme une négresse, économisant un centime pour laisser une fortune à l'enfant qu'elle adorait, et pour l'éducation duquel à son grand regret, le père Chaniers avait dépensé tout ce qu'il avait.

Cent dix mille francs !... oui elle avait laissé cent dix mille francs, la pauvre femme !... Cent dix mille francs dont chaque écu de cinq francs, chaque pièce de vingt sous avait été mise de côté en pensant au bonheur de Georges !...

Et Pierre, l'homme de toutes les délicatesses, pensa à cela, et le dit très hautement, avant de songer que cette petite fortune permettait à son invention de se faire jour ; leur donnerait, à Georges et à lui, les moyens de s'installer, de monter une usine, d'arriver à une grande et honorable situation.

Malgré le désintéressement de la famille de Sauves, le moment arrivera cependant où l'on parla de ces choses.

Quel associé idéal que ce Georges, non seulement le beau-frère, mais l'ami de Pierre, qui connaissait le procédé, l'approuvait, l'exaltait même !...

Alors, on commença par prendre le brevet d'invention, on chercha une installation convenable, quoique modeste, et avant même de l'avoir trouvée, on fit les premiers essais.

Un ami de l'Ecole centrale, Denis Triguère, établi à Grenelle et ayant une usine où il fabriquait des appareils de distillation, prêta un atelier, avec une discrétion et une complaisance rares, et donna toute la force motrice nécessaire.

Pierre avait surveillé la confection de ses moules et lorsque les modèles furent terminés, quand on eut limés, retouchés, ébarbés, ce furent des exclamations de joie sans fin.

Ils étaient superbes, sans un défaut, plus durs, plus lourds et plus résistants que les bois qu'ils représentaient.

Alors, il s'agit de courir les grandes maisons du faubourg Saint-Antoine, et de savoir si l'une d'elles voudrait adopter le produit.

Georges, plus enthousiaste, plus en dehors, avec sa parole brillante et facile, se chargea de la chose.

Dès le premier jour, il réussit pleinement.

Au milieu de tous les encouragements, des bonnes paroles, des promesses de commande qu'il recueillit de tous les côtés, la maison Ulysse Chalandon, l'une des plus considérables de la rue de Charonne, s'enthousiasma d'une façon particulière pour le produit qui émerveilla le patron lui-même.

—Ma spécialité est le meuble de palissandre très soigné, lui dit-il. Si vos livraisons rassemblent à vos modèles, vous aurez votre affaire avec moi seulement.

Là dessus il n'y avait plus qu'à s'établir, ce que l'on fit.

Après avoir bien couru, bien cherché, bien comparé, Pierre découvrit en haut de la rue Belleville une usine abandonnée après de mauvaises affaires, et toute outillée.

Elle avait deux inconvénients : l'usine par elle-même était trop grande, et la maison du maître où devaient loger les patrons trop petite.

Mais les conditions étaient si avantageuses, le jardin qui entourait le petit hôtel, si joli avec ses grands arbres et ses corbeilles de fleurs, que Georges ne sut pas résister à la tentation et l'arrêta tout de même.

Du reste, Pierre toujours dévoué, toujours plein d'abnégation, déclara qu'il logerait avec sa mère et Robert ailleurs, au grand air, la santé de Mme de Sauves toujours chancelante ayant besoin de soins, de calme et de ménagement, tandis que Suzanne resterait à Belleville avec les jeunes gens.

Ce fut un déchirement pour la mère et la fille de se quitter, surtout pour Adèle de se séparer de Robert qu'elle adorait ; mais les amoureux sont égoïstes par nature, et l'amour de Georges la consola vite.

En effet, s'il avait osé dépenser l'héritage entier de la vieille tante pour entourer son idole de luxe, pour la parer, pour la faire plus belle qu'aucune femme au monde ; si Pierre même n'eût pas été là, pour l'en empêcher, il eût fait des folies.

Il ne vivait que pour elle et par elle, ne la quittait pas, laissant à Pierre qui ne se plaignait jamais le lourd fardeau de la direction, de la surveillance intérieure, des ouvriers et des clients à visiter ou à recevoir.

Et quand Adèle s'excusait, trouvant qu'on usait trop de lui, il répondait avec son doux sourire si bon :

—Allez mes enfants, soyez heureux ; moi je travaille... Le travail me fait oublier mes peines.

Si Mme de Sauves ne fût pas morte quelque temps avant l'ouverture de l'usine, dans le petit hôtel que Pierre habitait rue de la Tour, à Passy, le bonheur le plus complet eût régné aussi bien chez Georges Chaniers que dans la maison de Pierre de Sauves.

En effet, grâce à l'activité de Pierre, à sa bonne administration, à sa sagesse, les affaires prospéraient.

Il y avait bien quelques petites discussions, entre les deux beaux-frères. Georges ayant les mains trop ouvertes quand il s'agissait d'Adèle et faisant sortir l'argent de la caisse par de trop larges brèches ; mais au fond ils s'adoraient et n'avaient qu'un cœur, un but, un intérêt commun.

III.—EUGÈNE GAGES

Lorsque Pierre de Sauves, après avoir causé avec sa sœur, remonta dans le grand cabinet qu'il partageait avec Georges Chaniers, et où se discutaient les affaires, se décidaient les améliorations, se cherchaient les modèles nouveaux, Georges recevait de l'argent d'un garçon de banque.

Le caissier, on se le rappelle, en effet, était parti, subitement appelé par une dépêche, auprès de sa mère, tout à coup fort malade.

Dans un coin, auprès de la porte, un jeune homme debout, attendait en costume d'ouvrier.

Il avait vingt-six ou vingt-sept ans environ ; il était un peu plus grand et surtout, un peu plus maigre que Pierre de Sauves.

Ses cheveux étaient très noirs, son front large et intelligent, son visage mince et long, encore allongé par la barbe coupés au ras de la figure.

Seuls les yeux et surtout le regard inspiraient une certaine méfiance.

Les prunelles grises, en effet, très larges, très belles, un peu à fleur de tête, fuyaient, erraient, se baissaient, toujours vaguement inquiètes.

—Bonjour, Eugène, dit Pierre en entrant ; est-ce qu'il y a longtemps que vous m'attendez ?

Le mari de Pauline Gages, car c'était lui, dont les prunelles grises étaient fixés sur les sacs d'argent que le garçon de banque déposait sur le bureau de Georges, tressaillit violemment, comme si un coup de tonnerre l'eût brusquement arraché à un profond sommeil.

Mais il se ressaisit vite.

—Quelques minutes à peine, patron, dit-il aussitôt. Vous m'aviez dit de venir à cinq heures pour porter les nouveaux modèles de M. Chalandon ; et voyez, il n'est que cinq heures six minutes.

Il désignait, en parlant ainsi, un grand cartel entouré d'un cadre de chêne, et qui était pendu au milieu du mur, derrière le bureau des deux beaux-frères.

—Bien, dit Pierre, où sont vos modèles ?

L'ouvrier se baissa, et d'une petite corbeille en osier il retira des moulures, des bouquets, des appliques, des sujets très fins, très délicats.

Pierre les examina avec la plus grande attention.

—C'est très bien, dit-il enfin, je suis très content, et M. Chalandon le sera aussi, je l'espère. Ce fronton d'armoire à glace est particulièrement réussi. L'œil le plus exercé le croirait sculpté à plein bois.

Gages se baissa de nouveau.

Au bout d'une seconde à peine, il se releva tenant dans ses doigts un objet enveloppé dans un vieux chiffon blanc.

Il le déplia.

—Et ceci, dit-il, comment le trouvez-vous, patron ?

C'était un support de lampe, mais si fin, si merveilleusement fait, que Pierre eut un cri de joie.

—C'est notre modèle de l'autre jour, dit-il ; mais il n'était pas bien venu, et cette fois-ci, il est parfait.

—Vous l'avez ébarbé vous-même, n'est-ce pas ? Eugène sourit.

—J'ai fait mieux, dit-il, j'ai ajouté quelque chose à votre invention, M. Pierre.

—Quoi donc ?

Le garçon de banque était parti. Georges, le sourcil froncé, écoutait son beau-frère et l'ouvrier.

—Voici, dit celui-ci, j'ai porté la température, au moyen des jets de gaz que vous faites arriver dans les plateaux mêmes de la presse de 170 degrés à 200. Voilà tout mon secret.

—Mais le moule, comment a-t-il résisté ?

—J'ai remplacé votre moule en fonte malléable pour un moule de bronze, qu'un de mes amis, fort adroit, m'a fabriqué.

—Je vous fais mon compliment, c'est admirablement réussi. Allez, je verrai le tout de plus près mardi prochain.

L'ouvrier allait sortir.

—Vous reviendrez pour la paye dans une heure, dit Pierre, et nous vous donnerons une gratification pour votre travail, mais à une condition.

—Laquelle, patron ?

—Que vous porterez fidèlement cet argent à votre femme, qui vous demande de rentrer chez vous ce soir aussitôt votre journée finie, car elle ne se sent pas à l'aise.

Une pâleur subite s'étendit sur les traits durs de l'ouvrier.

—Serait-elle venue me chercher, demanda-t-il. Mais alors elle serait véritablement malade.

—Non, rassurez-vous ; ma sœur, madame Chaniers, l'a rencontrée dans la rue comme elle venait de faire des courses dans Paris, et votre femme lui a recommandé de vous renvoyer chez vous le plus tôt possible ce soir. Mme de Gages était fatiguée, non souffrante.

—Merci patron. Ah ! vous m'avez fait une peur !... Elle est si bonne, la chère créature !

En disant ces mots avec une expression de profond intérêt, mais d'une voix dont les inflexions légèrement mielleuses déplaisaient, Eugène Gages sortit.

—T'intéresses-tu véritablement à cet homme ? demanda Georges à son beau-frère.

—Beaucoup. C'est un garçon d'une intelligence rare.

—Mais d'une bien mauvaise conduite.

—Autrefois.

—Toujours.

—Mais non, sa femme a dit à Adèle qu'il se corrigearait, que depuis l'espoir d'une prochaine paternité, il n'était plus le même.

—Sa femme est une sainte créature qui mourrait sans une plainte aux lèvres. Mais ça m'étonnerait bien que cet homme-là valût jamais quelque chose. Dieu ! le mauvais regard et l'ingrate physionomie.

Tu as eu tort, Pierre, de lui confier le secret de ta fabrication.

—Je ne pouvais pas faire autrement. Mais ce ce que tu me dis de sa conduite m'affecte douloureusement. Je lui ai tant fait la morale, je me suis tant occupé de lui !... Moi qui croyais l'avoir ramené dans la voie droite ! Es-tu sûr qu'il s'est encore dérangé dans ces derniers temps !

—Oui, à la dernière quinzaine, il n'est rentré chez lui que dans la nuit du dimanche au lundi. C'est un miracle qu'il ait pu travailler ici sans que tu te sois aperçu de la noce de la veille.

—Il est si intelligent, il a tant de volonté quand il veut. Mais qui t'a donné ce renseignement-là !

—Jules Comte, l'ouvrier dont la femme est amie de Pauline Gages. Il paraît qu'il a tout bu et que la malheureuse a été obligée de s'éreinter dans son imprimerie à plier des journaux toute la semaine, malgré son état, pour le faire vivre depuis lors. Il n'y avait pas un morceau de pain à la maison.

—C'est horrible, dit Pierre ému. Je ne peux pas admettre cela !

Il s'approcha d'un timbre et sonna.

—Que fais-tu ? demanda Georges.

—Je vais l'envoyer chercher pour lui laver la tête.

—C'est bien inutile, va !

—Qu'en sais-tu !

—Ah ! quel naïf tu fais avec ta bonté éternelle !... Qui a bu boira !...

Un garçon de bureau se présentait.

—Allez dire à Eugène Gages de venir, ordonna M. de Sauves.

—Simon, avant de partir, t'a-t-il remis la clef du coffre-fort ? demanda Georges à son beau-frère, lorsqu'ils furent seuls tous les deux.

—Non, répondit Pierre ; il était si malheureux, si ahuri, si impressionné du malheur qui lui arrivait, ce n'est pas étonnant.

—C'est que j'ai là une grosse somme. C'est jour d'échéance, mardi, et j'avais demandé des fonds à notre banquier pour tout payer dans la matinée.

—Combien as-tu ?

—Le paye de ce soir faite, il nous restera en caisse trente-huit mille francs.

—Veux-tu que j'aille les rapporter à la banque ?

—Non, je vais les mettre dans ce secrétaire qui est solide, et où personne ne les soupçonnera, puisque d'habitude il n'y a rien dedans.

Comme Georges plaçait le dernier sac sur la tablette du milieu d'un fort joli meuble en acajou, Eugène Gages entra dans le cabinet.

—Mon beau-frère, dit aussitôt Pierre, vient de me donner de mauvais renseignements sur votre compte.

—O patron ! murmura l'autre en baissant la tête, avec un mauvais regard à l'adresse de Georges.

—Oui, votre femme qui est une sainte, a dit à Mme Chaniers que vous alliez bien mieux, que vous vous corrigez, j'étais tout heureux, espérant que ce résultat était dû à mes conseils, à l'intérêt que je vous porte... Il paraît que ce n'est pas vrai. Il y a quinze jours vous avez encore fait la noce, et bu au dehors l'argent de la paye !...

De plus en plus, Eugène baissait la tête.

—Et chez vous, continua Pierre, il n'y avait pas de pain... Et votre femme n'a que le souffle, car elle s'épuise dans un travail au-dessus de ses forces... Et elle va être mère !...

De grosses larmes tombaient maintenant des yeux de l'ouvrier, amollissant ses traits durs, mettant une expression plus douce sur son visage ingrat.

—Ah ! je suis un bien grand misérable !... murmura-t-il enfin.

Ces larmes, l'accent avec lequel il prononça ces quelques mots attendrirent Pierre.

—Allons, dit-il subitement, n'êtes-vous pas capable d'un bon mouvement, d'un acte de volonté... vous qui avez tant d'intelligence et d'énergie !... Allez-vous donner tort à la sympathie que je vous témoigne, et me faire mentir quand je soutiens que le fond n'est pas mauvais chez vous, que je finirai bien, à force de conseils, à éveiller en vous l'étincelle du bien et de la bonne conduite ?

L'ouvrier était profondément remué.

Mais une sorte de honte le serrait à la gorge, l'empêchant de répondre une seule parole.

—C'est fini, balbutia-t-il enfin. Ce qu'il y a de plus fini ! Je suivrai vos conseils, monsieur Pierre.

—Bien vrai !

—Je vous le jure

—Ah ! comme vous serez récompensé de vos efforts !...

C'est si bon un foyer paisible, où l'aisance arrive, où le bien-être de ceux que nous aimons paye nos sacrifices et notre travail. Pour un homme intelligent comme vous, Gages, qu'y a-t-il de meilleur sur terre qu'une femme telle que la vôtre à aimer et à protéger, des enfants à élever et à bien diriger ? Allons ne répondez rien, voici votre paie.

En plus de cinquante francs de gratification pour votre travail. Si vous avez du cœur, tout cela sera religieusement porté à votre femme ce soir, sans qu'il y manque un centime.

—Vous pouvez y compter, monsieur Pierre. Ma pauvre femme !... Non seulement elle trime, elle ne mange pas à sa faim... Ah ! canaille que je suis !...

—Ne vous tourmentez pas, Mme Chaniers ira la voir demain matin, elle lui portera ce qui est nécessaire. Mais vous, pensez à vos promesses. Autrement, malgré l'intérêt que je vous porte, je serai obligé de me séparer de vous.

Il disparut.

—Je persiste, dit Georges, c'est une mauvaise figure.

Un mauvais regard surtout. Tu n'en tireras rien de bon.

—Sa femme a beaucoup d'influence sur lui, et c'est une créature parfaite. Tu sais, dans ces ménages d'ouvriers, tant vaut la femme, tant vaut l'homme, souvent.

—Je le désire, car c'est un individu audessus du commun qui peut nous rendre beaucoup de services, mais j'ai peur que ça n'aille pas.

Une heure après, la paye étant terminée, les deux beaux-frères fermèrent la caisse, le cabinet, et se dirigèrent vers le petit hôtel qui riait dans les fleurs, au milieu des plantes grimpanes qui l'enlaçaient de la base au faite, ainsi qu'une légère et tremblante muraille de feuilles.

Au dehors, le flot des ouvriers sortait des usines qui pullulent de ces côtes, s'épandait dans la rue à pente raide, emplissait les caboulots, les gargotes et les marchands de vins qui abondent à l'entour des fabriques, comme si l'ouvrier avait besoin de tentations pour dépenser le pauvre argent si nécessaire à la maison !...

Derrière les chèvrefeuilles et les lierres qui grimpaient autour des fenêtres du petit hôtel, la jolie tête d'Adèle souriait à Pierre et à Georges qui s'avançaient en causant.

Au seuil de la porte, Suzanne très empressée semblait attendre les patrons, mais en définitive regardait au loin vers la porte de l'usine par où les ouvriers sortaient encore.

Tout à coup, son joli visage si mutin devint plus rouge qu'une pivoine.

Les deux beaux-frères étaient montés par le petit escalier si élégant avec ses cuivres et ses vitraux.

C'est que Suzanne si insouciant, si heureuse, jusque-là, avait rencontré une angoisse et une préoccupation dans la petite maison du faubourg.

Lors de l'installation des jeunes gens, c'était Suzanne qui avait fait l'emménagement, voulant éviter cette peine à Adèle qu'elle adorait.

Là, elle avait rencontré Eugène Gages, qui, excellent ouvrier mécanicien, mais actuellement sans ouvrage, travaillait chez un entrepreneur pour le gaz et les conduits d'eau.

Il ne tarda pas à remarquer cette jolie fille aussi gaie qu'un pinson, remuante et vive comme une alouette au milieu des blés, et lui fit une cour assidue.

Eugène était un beau garçon dont les yeux gris dans son visage brun avaient un charme particulier qui attirait Suzanne.

Il se garda bien de lui dire qu'il était marié, et bientôt la fillette se laissa engluier, rêvant avec l'ouvrier toute une vie de travail et de bonheur.

Sa joie devait être de courte durée.

Un dimanche, elle le rencontra avec une femme à son bras.

Elle s'informa, elle apprit que c'était la sienne. Le coup fut profond.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez marié ? demanda-t-elle à Eugène.

—Je ne vous ai pas dit que je ne l'étais pas, lui répondit-il effrontément.

Au loin, Eugène Gages s'en allait le dernier, lentement ; la tête baissée, en proie à une grande préoccupation, peut-être encore sous le coup des reproches et des conseils de Pierre de Sauves.

Suzanne eut un geste de dépit.

—Suis-je lâche et sotté de m'entêter après cette idée !... balbutia-t-elle furieuse contre elle-même.

Et lentement, non sans retourner fréquemment la tête, elle alla continuer à mettre son couvert dans la petite salle à manger situé à gauche de l'escalier et pas si grande qu'une coquille de noix.

Elle crut inutile d'accentuer des reproches qui ne pouvaient aboutir à rien et essaya d'oublier le traître.

Elle n'y parvint pas.

Mais comme elle était vaillante, Suzanne renferma précieusement au fond d'elle-même le secret de son amour et de sa déception.

Et Adèle, dont elle était bien plus l'amie que la servante, l'ignora elle-même et n'eut pas à reprocher à l'ouvrier de prédilection de M. de Sauves un grief qu'elle ne lui eût certainement pas pardonné.

En haut, tandis qu'avec un soupir de regret, Suzanne voyait s'éloigner l'ouvrier, Georges retrouvait sa femme avec cette joie qu'il ressentait tous les jours après une séparation, n'était-elle que de quelques heures.

—Alors, demanda Adèle à son frère, c'est bien décidé, tu pars pour le Havre.

—Oui, dit Pierre, ce soir à onze heures.

—Si tard ?

—Robert dort très bien dans le wagon, et je n'aurais pas pu prendre l'express de six heures, la paie ici n'eût pas été terminée.

Quand reviendras-tu ? demanda Georges.

—Mardi, je prendrai au Havre le train de six heures quarante le matin, je serai à Paris à onze heures, à l'usine à une heure.

—Ne te dérange pas, les ouvriers, après deux jours de fête, ne seront pas très en train, je suffirai bien à les surveiller.

—Si même tu préférés ne revenir que par le train du midi, dit Adèle, ne te gêne pas. Georges sera si heureux de faire une fois pour toi ce que tu fais sans cesse pour lui.

—Merci, répondit Pierre ; mais je rentrerai mardi à onze heures. Si Mme de Lavarande n'était pas dans cette situation particulière de solitude et de désespoir, je ne quitterais certainement pas Paris aujourd'hui. Car ce que j'aime le plus au monde, tu sais bien que c'est toi, ma petite Adèle.

Et il l'embrasse très fort, en murmurant toute fois :

—Mardi, je serai ici dans la matinée.

S'il se passe quelque chose jusque là, Georges, envoie-moi tout de suite une dépêche, et soigne la bien.

Au bout de quelques minutes, Adèle demande à son mari des nouvelles de l'industrie, des affaires de l'usine.

Elle est intelligente, assez grave, d'une gravité pensive que le bonheur, dans ces derniers temps, a un peu éclairée ; mais Georges sait bien qu'elle conseillère, quelle amie il a en elle, et que de fois un mot de sa femme, une observation, un conseil ont été précieux pour lui.

Aussi, il faut voir comme il lui raconte tout par le menu ; les progrès de l'industrie, les clients de plus en plus contents.

—Nous avons été si malheureux ! répond Adèle, en pensant à la gêne et à la misère qui ont suivi la mort de son père.

Pierre a peur !...

—Possible. Il a tort. Moi, si l'on m'écoutait, j'irais vite, vite... Je ferais beaucoup de publicité ; j'aurais des représentants en Angleterre, en Autriche, aux Etats-Unis... J'entreprendrais des grandes, grandes affaires.

—Pourquoi tout cela ?... Ne sais-tu pas le vieux proverbe : *Chi va piano, va sano* !

—Oui, mais l'on reste longtemps dans la médiocrité.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

C'est moi qui vous ai fait écrire les lettres qui ont averti Montmayer que vous étiez toutes deux dans la confiance de son crime. C'est donc grâce à moi qu'il a eu l'idée d'un nouveau crime pour cacher le premier. C'est mon plan, ce nouveau crime. Les autres n'auraient pas trouvé cela. Je l'ai trouvé, moi. Mais prenez garde, prenez bien garde, mademoiselle Lucienne. Un moment d'oubli peut coûter la vie à votre sœur et à moi, par un re-coup.

—Ayez confiance en moi, Courlande.

Elle retira de sa poche un flacon à demi-plein. C'était dans ce flacon qu'elle avait versé le verre de sirop où Montmayer avait mélangé de la poudre blanche, et où elle avait remarqué cette étrange amertume dont elle avait parlé. Courlande goûta, lui aussi, du bout des lèvres. Il fit la grimace.

—J'aime mieux un verre de vieux Bourgogne, dit-il, c'est plus réconfortant.

Il examinait à la lumière le breuvage mortel. Il était clair ; mais le sirop avait laissé cependant quelques filaments graisseux et dans le fond du flacon des granules blancs restaient qui ne s'étaient pas fondus.

—C'est de l'arsenic ou de la strychnine, dit-il ; mais la strychnine est divisée en petites lamelles blanches très luisantes, comme de la soude, tandis que l'arsenic est d'un blanc mat. Dans tous les cas, je le saurai bientôt. Je vais aller à Paris et je ferai analyser le sirop. Laissez-le-moi. Retournez bien vite auprès de votre sœur. Demain, revenez me voir.

Lucienne obéit. Elle avait hâte d'être auprès de Claudine. Malgré la confiance qu'elle avait dans Georges, celui-ci était si faible qu'il pouvait se trouver mal et être forcé de rentrer chez lui. Alors, Claudine resterait, pendant quelques minutes, au pouvoir de Montmayer. Mais ses craintes n'étaient pas fondées. Quand elle rentra, Georges était toujours dans la chambre de Claudine. Montmayer ne s'était pas montré. Courlande était parti sans perdre de temps pour Paris. En chemin, il réfléchissait encore à la nature du poison dont Montmayer avait dû se servir.

—Ce ne peut être de la strychnine, pensait-il, ce serait trop dangereux pour lui. La strychnine eût tué Claudine du premier coup, même à petite dose. Cette mort si brusque dans des convulsions atroces eût pu attirer l'attention. On aurait jéré. Montmayer est prudent. Il fera évidemment tout son possible pour que la mort de Claudine paraisse naturelle. Ce qui ne pourrait se faire avec la strychnine est possible au contraire avec l'arsenic. Administré à petites doses, il influera sur le tempérament de Claudine, la désorganisera, occasionnera

petit à petit, et comme naturellement, à l'intérieur, des désordres très graves. Tout cela habilement mené jusqu'au jour où une dose un peu plus forte occasionnera la mort.

Il arriva à Paris et se rendit rue Guénégaud. Il connaissait là un vieux chimiste qui avait déjà rendu bien des services à la préfecture.

Le bonhomme s'appelait Sarlat. Il habitait sous les toits, tout à ses recherches et à ses études, célibataire, faisant lui-même son ménage et sa cuisine et ne vivant que de pain et de légumes.

C'étaient des aubaines pour lui lorsque la préfecture le réclamait pour quelque expérience et le prix du rapport médico-légal qu'il était obligé de fournir le faisait vivre pendant une semaine.

Sarlat était chez lui ; Courlande frappa. Sarlat vint ouvrir.

Il était coiffé d'un béret rouge sous lequel tombaient ses longs cheveux grisonnants qui saupoudraient de pellicules le col graisseux de sa robe de chambre, toute chamarrée de coutures, de reprises et même de pièces disparates. Aux pieds,

pas bougé, plongé qu'il était dans ses réflexions.

—C'est bien simple, monsieur Courlande.

—Je m'en doute, monsieur Sarlat. Il faudrait être un malin pour échapper à vos investigations.

Sarlat fut visiblement flatté.

—Ce flacon contient du sirop mélangé d'eau, du sirop de citron.

—Oui, c'est bien cela. Ensuite.

—Et de l'arsenic, tout bonnement.

—Ah ! Et en quelle quantité ? Assez pour tuer un homme ?

—Non, mais suffisamment pour commencer une désorganisation générale.

Courlande se frotta les mains.

—Allons, se disait le petit homme, je vois que je ne suis pas un imbécile.

Sarlat le regardait étonné.

—Vous êtes sur la trace d'un crime ?

—Oui. D'un crime possible.

—Commis ?

—Non, à commettre.

Sarlat aurait voulu d'autres explications, mais

Courlande l'avait remercié, promettant de revenir sans doute le lendemain.

—Faites-moi un rapport, dit-il, de ce que vous avez trouvé et tenez-le à ma disposition.

Et il s'était enfui.

Le drame continuait à la fabrique. Et Montmayer perpétrait jusqu'au bout son épouvantable crime.

Le soir, ce fut la répétition de la scène de la veille. Montmayer vint s'installer dans la chambre de Claudine, Lucienne se retira de bonne heure, mais comme la veille elle se jeta sur son lit sans se déshabiller.

Georges ne voulut partir que très tard. Enfin Montmayer resta seul.

Claudine ne dormait pas. De l'ombre de son lit elle examinait le jeune homme par lequel elle se savait condamnée à mort. Et son regard se reportait aussitôt sur la porte derrière laquelle elle savait Lucienne.

Si elle n'avait pas su que sa sœur fut près d'elle, certes le courage lui eût manqué et elle se fût évanouie de terreur. Elle lutta le plus longtemps qu'elle pût contre le sommeil. Il lui semblait qu'en s'endormant ainsi, elle s'abîmait dans la nuit éternelle : la mort. Elles'endormit.

Montmayer avait, comme la veille, apporté un livre. Les heures s'écoulaient. Il ne bougeait de sa chaise que pour raviver le feu qui s'éteignait. Et il le faisait avec des précautions infinies, de peur de réveiller la malade.

On eût dit, à le voir, un frère veillant sur sa sœur, un père sur sa fille, un mari sur sa femme aimée. On n'eût jamais dit, à le voir, qu'il y avait là un assassin protégeant le sommeil de sa victime, afin de mieux accomplir son forfait.

Lorsqu'il crut être sûr que Claudine dormait profondément, il alla l'examiner, penché au-dessus du lit.

Lucienne lui avait dit, dans la journée, que sa sœur avait beaucoup souffert d'une crise intestinale et il s'était imaginé, tout à l'heure, en effet, que Claudine présentait les premiers symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic. Symptômes qu'il avait étudiés, dont il s'était rendu compte et dont il se promettait de suivre les progrès sur le visage de la pauvrete.

Or, maintenant qu'elle reposait, il trouvait qu'elle avait la figure calme. Aucune marque de



—Ah ! ah ! bonjour, monsieur Courlande. Vous avez besoin de moi ? — Voir page 69, col. 2.

des savates éculées. Il reconnut l'agent de police.

—Ah ! ah ! bonjour, monsieur Courlande. Vous avez besoin de moi ?

—Oui.

—Tant mieux. Ça tombe à point. Il n'y a pas un sou vaillant dans le logis, depuis longtemps.

—Ah ! par malheur ! je n'ai pas de mission officielle auprès de vous, monsieur Sarlat. C'est en ami et non envoyé par le chef de la sûreté que je viens vous voir.

Sarlat fit la grimace.

—Tant pis, alors, au lieu de tant mieux. Mais cela ne fait rien. En quoi puis-je vous être utile ?

—Dites-moi ce que contient ce flacon.

—Volontiers. Asseyez-vous. Attendez-moi.

Il entra dans une chambre où il faisait ses études et ses expériences. Il y resta une heure.

Ensuite il revint trouver Courlande qui n'avait

souffrance n'apparaissait sur ses traits. A peine un peu de pâleur, résultant plutôt de la faiblesse causée par le lit, mais sous laquelle on voyait sourdre le sang, sous laquelle on devinait la vie.

—C'est étrange ! murmura-t-il.

Puis il pensa que la dose d'arsenic qu'il avait administrée n'était pas assez forte probablement. Et il résolut de la doubler.

Il s'assura, comme la veille toujours, que Lucienne dormait, que le sommeil de Claudine n'était pas feint et il versa rapidement l'arsenic dans le verre de sirop tout préparé sur la petite table.

Deux heures se passèrent, Claudine se réveilla et instinctivement, ne pensant plus à ce qu'elle disait, ne pensant plus surtout que Montmayer était là et que sa présence lui faisait courir un effroyable danger, Claudine, l'esprit encore obscurci par un demi-sommeil, demanda :

—Lucienne, j'ai soif, je voudrais boire.

Et presque aussitôt elle se souvint !

Un frisson glacé la parcourut de la nuque aux talons. Elle se vit perdue.

Montmayer s'était rapproché avec empressement. Il prit le verre, remua le sirop avec la cuiller et le tendit.

Sa main n'avait pas tremblé pendant qu'il faisait ces préparatifs. En tendant le verre, sa main ne tremblait pas !

Pâle comme les draps qui la recouvraient, Claudine se sentait défaillir. Si elle hésitait, elle donnait des soupçons à Montmayer. Elle le savait. Elle se perdait.

Et qui sait à quelle extrémité se porterait le misérable ? Si elle buvait, c'était la mort, sinon la mort, du moins, des souffrances atroces.

Et Montmayer tendait le poison !

Dans cette effrayante alternative, l'imminence du danger qu'elle courait lui suggéra une idée. Elle prit le verre.

—Qu'est-ce ? dit-elle en essayant de raffermir sa voix.

—Du sirop de citron, celui que vous buvez toutes les nuits.

—Cela m'écoeure.

—C'est que je n'en ai pas d'autre.

—J'ai la bouche pâteuse.

—Il vous rafraîchira.

—Je préférerais de l'eau pure.

—Le médecin l'a défendu.

—Une gorgée seulement. Ensuite, dans la nuit, si j'ai encore soif, je boirai le sirop.

—Vous me le promettez ?

—Je vous le promets.

Montmayer, de son côté, ne voulut pas insister. Il reposa le verre sur la table, versa un verre d'eau. Il pensa bien, dans celui-là aussi, à jeter de l'arsenic, mais la jeune fille suivait tous ses mouvements. Il ne l'osa pas, dans la crainte d'être vu.

Elle but quelques gorgées, tendit le verre, laissa retomber la tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

Il crut qu'elle allait se rendormir et regagna sa place. Il se trompait.

L'effroyable émotion de ces quelques secondes avait eu raison de Claudine. Elle venait de s'évanouir. Elle ne reprit connaissance que longtemps après. Et quand elle rouvrit les yeux, ce ne fut pas Montmayer qu'elle vit auprès d'elle, ce fut Lucienne.

Montmayer était rentré chez lui. Lucienne veillait à sa place, de même que la veille.

Lucienne était aussi pâle que la malade.

Quand Claudine se fut assurée qu'elles étaient seules :

—Ah ! Lucienne, si tu savais !

—Tais-toi, j'ai tout vu. J'ai tout entendu, tout compris.

—J'ai failli mourir de peur.

—S'il t'avait forcée de boire, pauvre chérie, je me montrais et je t'en empêchais.

—Tu te perdais avec moi !

—Non. D'abord, parce qu'il m'aime. Ensuite, parce que je ne le crains pas. Je l'aurais tué. Regarde.

Elle lui montra le revolver qui maintenant ne la quittait plus.

Comme la veille, elle versa dans un flacon le verre de sirop où Montmayer avait mélangé l'arsenic.

Lorsque Georges vint prendre sa place auprès

de Claudine, elle sortit et courut chez Courlande. Le petit homme ne sortait plus. Il s'attendait à cette visite. Lucienne lui raconta ce qui s'était passé, le danger qu'avait couru Claudine.

Courlande essuya son front qui venait de mouiller tout à coup une sueur d'épouvante.

—Sapristi, murmura-t-il, que vous m'avez fait peur, mademoiselle. C'est que, voyez-vous, j'ai beau avoir confiance dans mon imagination, elle m'a déjà joué tant de vilains tours, que j'ai des raisons d'être prudent, désormais.

Lucienne partie, il se rendit à Paris, chez le chimiste Sarlat.

Et l'expérience ressembla à celle de la veille.

—Encore de l'arsenic, monsieur Courlande, dit le vieux. Seulement, aujourd'hui, la dose est double.

—Il paraît que Montmayer a remarqué que celle d'hier n'avait pas produit d'effet ! murmura Courlande.

Et au chimiste :

—Faites-moi un rapport, monsieur Sarlat.

—Un second ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Vous le saurez bientôt, car bientôt j'aurai besoin de vous.

—A votre service, monsieur Courlande.

Un quart d'heure après, l'agent avait le rapport.

Dans la journée, quand Montmayer revint chez Claudine, il s'avança vers la malade avec empressement. Elle était calme ; aucune crise ce jour-là.

—Comment allez-vous ce matin ?

—Mieux.

—Vous avez dormi ?

—Jusqu'au soleil levé.

—Vous avez tenu votre promesse ?

—Laquelle ?

—Vous n'avez plus bu d'eau pure !

—Je n'ai pas eu l'occasion de boire. Je n'ai pas eu soif.

Montmayer regarda le verre du coin de l'œil. Il était plein, ainsi qu'il l'avait laissé.

L'enfant lui échapperait-elle ? Non. Si le hasard se mettait contre lui et pour elle, il triompherait du hazard ! Il avait résolu sa mort. Elle mourait.

Le soir, ce fut comme la veille, comme l'avant-veille. Avec les mêmes précautions et sans se douter qu'à chaque fois, depuis trois jours, il tombait dans un piège, Montmayer versa le poison.

Seulement il était devenu imprudent. N'ayant rien remarqué chez Claudine, craignant d'autre part la guérison complète de la jeune fille, car plus il attendrait et plus de chances elle avait de se guérir de sa blessure à la tête, il résolut d'en finir d'un seul coup.

Aussi longtemps qu'il avait Claudine sous la main, en sa puissance, malade et au lit, il avait peu de chose à redouter d'elle. Une fois hors de la fabrique, il avait tout à craindre.

Claudine se réveilla dans la nuit, ayant soif. Mais elle ne commit pas, cette fois, l'imprudence de demander à boire. Le verre resta plein.

Et Montmayer parti ce fut Lucienne qui le vida comme la veille, comme l'avant-veille, dans un flacon destiné à Courlande et à Sarlat.

Sinistre besogne, que celle-là, et qu'elle ne faisait qu'en tremblant. La vie de sa sœur ne tenait qu'à un fil. La moindre imprudence pouvait la perdre.

Courlande revint pour la troisième fois chez Sarlat, et celui-ci, sans autre explication, se mit en devoir d'analyser le sirop. Il revint presque aussitôt. Sa bonne et honnête figure marquait un peu d'effarement.

—Eh bien ? interroge Courlande.

—Il y a dans ce verre de quoi empoisonner deux hommes.

—Vite votre rapport.

Sarlat obéit. Et le remettant à Courlande qui se frottait les mains :

—Me direz-vous enfin de quoi il s'agit ?

—Pas encore. Patience donc, monsieur Sarlat, patience !

Courlande était allé quelques jours auparavant à Versailles et là s'était informé de M. de Morai-

La famille du magistrat venait de rentrer de Bruxelles.

Courlande apprit que le juge d'instruction avait été blessé à la bataille du Mans où il s'était conduit avec héroïsme et avait gagné la croix. La blessure n'était pas très grave et M. de Moraines avait obtenu la permission de venir se faire soigner chez sa mère. On l'attendait d'un jour à l'autre.

En quittant Sarlat, Courlande sans s'arrêter à Garches courut à Versailles.

M. de Moraines était rentré depuis deux jours. La fatigue du voyage l'avait retenu au lit la veille toute la journée, mais ce jour-là, mieux portant, il était debout. Il n'avait pas encore quitté sa tunique de moblot, sur laquelle s'étalait la croix si glorieusement conquise. Il ne reconnut pas tout de suite Courlande, lorsque le valet de chambre introduisit celui-ci.

Il ne l'avait vu, nos lecteurs se le rappellent, que la nuit, à la vague et incertaine lumière du feu de bivouac. A peine avait-il aperçu la figure de l'agent :

—Monsieur le juge ne me remet pas, dit naïvement le petit homme. Je comprends ça. Monsieur le juge ne m'a vu qu'une fois, le soir, et il était à ce moment fort occupé à faire cuire un superbe morceau de viande, je rappellerai même, à ce propos, que j'ai donné quelques conseils.

M. de Moraines se mit à rire :

—Et vous avez même donné plus que des conseils, car je me souviens d'une excellente eau-de-vie.

—Monsieur le juge est trop bon de s'en souvenir, dit Courlande confus. J'ai été soldat et c'est à ce seul titre...

Mais M. de Moraines l'interrompit en lui tendant la main, cordialement.

—Que venez-vous m'apprendre ? Il s'agit de Doriat ?

—Oui. Son sursis est écoulé.

—J'ai écrit à M. de la Vonde que nous nous occupions d'une contre-enquête. Doriat ne court donc aucun danger. L'exécution ne sera pas ordonnée sans que je sois prévenu longtemps à l'avance.

—Tant mieux. M. de Moraines a tout prévu et je n'en désirerais pas davantage. Seulement.

—Pourquoi hésitez-vous ! Qu'avez-vous à lui demander ?

—Un dérangement. Une fatigue. Et votre blessure.

—N'en ayez nul souci ? Elle est presque cicatrisée. J'ai fort à cœur cette affaire Doriat. Usez et abusez de moi. Que sont devenues Claudine et Lucienne ?

—A Garches, toujours, monsieur le juge. Lucienne est chez Montmayer.

Quand à Claudine, blessée à la tête très grièvement pendant l'incendie des Bernadettes, quelques jours avant la bataille de Buzenval, elle a été soignée par sa sœur à la fabrique. Aujourd'hui, sa blessure ne nous inspire plus aucune crainte et pourtant jamais sa vie n'a été plus en danger.

—Comment cela ?

—Je vais vous le dire. Montmayer n'avait nul soupçon sur Claudine et Lucienne. Il ignorait qu'elles connaissent son crime.

—C'était leur force, cela faisait leur sécurité.

—Oui, j'en conviens, mais cela ne nous conduisait à rien qu'à perdre du temps. Il fallait brusquer les choses et forcer Montmayer à un coup de tête, à une imprudence. Lorsque je suis arrivé à Garches, après notre entrevue de Vendôme, je trouvai Lucienne relevant de maladie, après la mort des frères Doriat, si faible, et si découragée qu'elle oubliait la mission qu'elle s'était imposée et le châtimement pour lequel elle s'était sacrifiée. Doriat, enfin, était perdu. Montmayer nous échappait.

—Alors qu'avez-vous fait ?

—Il fallait employer des moyens énergiques, mais des moyens peu communs, auxquels Montmayer se prendrait, justement parce qu'il ne pourrait rien redouter d'eux, à cause de leur étrangeté même.

—En un mot ?